

Encore, sur le penser et les pensées

Lucio Russo

« Tu veux penser « Dieu » :
ainsi parle l'âme de Goethe ;
ce vouloir te précipite
dans la contradiction et la confusion.
Pense « divinement » ;
et Dieu agira en toi :
telle intuition eut Goethe de la solution
à l'énigme de Dieu
et tel, en vue d'elle, soit le penser
de la science de l'esprit. » (1)

Steiner affirme : « La science de l'esprit ne doit pas être considérée seulement comme une théorie. Si on la considère comme telle, mieux vaut lire des livres de cuisine ou autres semblables, parce que l'essentiel dans la science de l'esprit n'est pas le simple contenu. Ce qui importe le plus c'est la manière dans laquelle il faut penser pour la reconnaître (...) La diversité du « comment » doit donc être mise en évidence, outre celle du « quoi ». Il existe donc une façon du penser qui donne forme, qui est spécifiquement élaborée afin de conduire dans les mondes suprasensibles » (2).

Dans notre article *Le penser et les pensées* (3) et dans une petite note suivante [traduite ici en français, *ndt*] (4), nous avons distingué le « penser » des « pensées » (des concepts et des idées) et, en ce qui concerne le penser, nous avons distingué son mouvement « discret » (mécanique) de celui continu (vivant) (5).

Eh bien, mettre « en évidence la diversité du « comment », outre celle du « quoi », signifie justement mettre « en évidence la diversité du penser, outre celle des pensées. Il est extrêmement important de le faire, puisque « l'anthroposophie » est en premier lieu attentive à la diversité du penser (à la manière dont il faut penser », alors qu'aussi bien la conscience ordinaire, que ce que nous avons appelé, ailleurs, « l'anthroposophisme », sont en premier lieu attentifs à la diversité des pensées (au « simple contenu »).

Que tout ce qui est demandé par l'anthroposophie soit tout autre que facile, peut le démontrer le fait que l'on est généralement convaincus d'avoir changé son propre mode de penser quand on a changé *les pensées que l'on a*, et non pas *le penser dans lequel on est*.

(« La nouveauté de la science spirituelle anthroposophique est non seulement que dans son domaine on pense de neuf, mais que l'on pense de manière nouvelle. Ceci est la raison pour laquelle tant de gens ne sont pas en mesure de s'approcher de manière nouvelle du penser. L'important, c'est cependant le penser de manière nouvelle, le penser dont on peut dire que la pensée s'immerge dans la réalité et vit avec elle ».) (6).

Dans une des conférences rassemblées dans le recueil *La pensée cosmique*, Steiner met en rapport les douze signes du Zodiaque, avec autant de visions ou conceptions du monde.

Il affirme : « Que l'on commence par l'idéalisme, en désignant celui-ci comme le signe zodiacal du « bélier », que l'on désigne similairement le rationalisme comme le « Taureau », le mathématisme comme les « Gémeaux », le matérialisme comme le « cancer », le sensualisme comme le « Lion », le phénoménalisme comme la « Vierge », le réalisme comme la « Balance », le dynamisme comme le « Scorpion », le monadisme comme le « Sagittaire », le spiritualisme comme le « Capricorne », le pneumatisme comme le « Verseau », le psychisme comme les « Poissons ». (7).

Ceux qui transforment, *de fait*, l'anthroposophie en « anthroposophisme », ne font donc qu'ajouter aux « douze signes zodiacaux spirituels », un treizième signe ou « isme ».

Celui-ci, en tant que *périphérique*, doté de forme, et nécessitant donc autant que les autres, pourrait être dit le « faux treizième », étant donné que le « vrai treizième » (le Je, en tant que principe ou fondement des douze) est à l'inverse *central*, privé de forme, et libre, en tant que privé de forme, de les prendre toutes.

Steiner dit : « On ne peut pas considérer le monde au point de vue unilatéral d'une conception du monde, d'une pensée ; au contraire, le monde se révèle seulement à celui qui sait qu'il faut tourner

autour de soi » ; il faut « être en condition de pouvoir tourner autour du monde et de pouvoir se familiariser avec les douze points de vue différents, à partir desquels on peut considérer le monde lui-même. Face à la pensée, les douze points de vue sont pleinement justifiés » (8).

Seul le Je (le vrai treizième) peut cependant « tourner autour du monde » (au moyen du penser) et se familiariser « avec les douze points de vue divers » ; le « faux treizième » ne peut pas le faire parce qu'il s'est de fait constitué comme un « point de vue » ultérieur, en pâtissant ainsi de la même unilatéralité que les douze autres.

Le fait est que chaque « point de vue » est *karma*, et donc nécessité. « Par vertu d'un examen ainsi fait — affirme Steiner — une pensée de Fichte nous apparaît encore plus profonde, que tout ce qu'autrement elle pourrait nous apparaître, qui énonce : La philosophie qu'un être humain a, dépend de ce qu'il est. Oui, vraiment, la philosophie qu'un être humain a, dépend de ce que lui-même est ! » (9) ; elle dépend de « ce qu'il est lui-même » parce que n'ayant pas dépassé la subjectivité de l'âme rationnelle-affective (pour le coup « philosophique »), il n'a pas abordé l'objectivité de l'âme consciente (scientifique).

Les douze conceptions du monde, parce que constellations de concepts, sont des idées, et donc des pensées. Seul le penser, en tant qu'art, ou acte du Je, peut donc éviter l'unilatéralité et gérer « les douze point de vue différents » : ce qui revient à dire, les douze pensées diverses ou bien, dans les paroles de Steiner, les diverses « lois des pensées du Cosmos » qui « sont *actives en l'être humain* » (10).

Le sang circulant (support du Je) peut « tourner autour du monde », mais pas le nerf (support du corps astral).

(La figure connue de ce qu'on appelle « *Homo zodiacalis* » peut aider à comprendre comment la circulation du sang à l'intérieur du corps humain est une image de la « rotation autour du monde » du Je.)

En ce qui concerne le verbe « tourner », Steiner, donne toujours un exemple, dans *La pensée cosmique*, de la manière dont devrait être pensé (imaginé) ce qu'on appelle un « triangle universel » (ce concept-là du triangle qui pour les nominalistes n'est pour le coup qu'un « nom »).

Il dit : « Nous, nous assumons un mode incommode de nous représenter le triangle pour lequel nous disons : je ne veux pas seulement dessiner un triangle, pour le laisser ensuite là, mais je prétends que ta capacité de représentation satisfasse à des exigences déterminées. Tu dois t'imaginer que les côtés du triangle sont en mouvement continu. S'ils sont en mouvement — de la forme des mouvements peuvent simultanément découler un triangle rectangle, ou un obtusangle ou n'importe quel autre —. On peut faire ou exiger deux choses dans ce champ. Avant tout on peut exiger la plus grande commodité ; si quelqu'un nous dessine un triangle, tout est fini et on en connaît l'aspect ; alors on peut reposer tranquillement dans ses propres pensées, parce qu'on a ce qu'on veut. On peut cependant aussi faire d'une autre façon : on peut considérer un triangle comme point de départ et permettre en même temps à chaque côté de se tourner à une vitesse différente vers diverses directions. Ce cas cependant réussit moins commodément, puisqu'on doit accomplir des *mouvements* dans ses propres pensées. Ainsi obtient-on cependant aussi réellement la pensée *universelle* du triangle ; alors qu'on ne l'obtient pas si l'on s'arrête à un *seul* triangle. La pensée universelle « triangle » existe, quand on maintient constamment la pensée en mouvement, quand elle est versatile » (11).

Quand « on maintient la pensée en mouvement continu, on a la pensée « continue » (imaginative).

Le penser « discret » (représentatif) peut révéler des liens entre triangles déterminés (en découvrant, par exemple, que la somme des angles internes du triangle acutangle, du triangle rectangle et du triangle obtusangle est toujours de 180°), mais il n'est pas en mesure de faire découler, au moyen d'un processus de métamorphoses, un triangle de l'autre. Pour faire ceci, il faut en effet le penser continu, il faut maintenir, comme dit Steiner, « la pensée en mouvement continu ».

Le penser continu doit cependant être éduqué et développé. Steiner suggère, entre autres, l'exercice suivant : « Il faut commencer par diriger l'attention de l'âme sur des *processus* [italique de l'auteur, *ndt*] déterminés du monde qui nous entoure ; d'un côté sur la vie en germination, en croissance et en floraison, et de l'autre, sur tous les phénomènes connexes aux flétrissement, défloraison et dépérissement (...) quand l'être humain perçoit un genre déterminé de croissance et d'exubérance,

on doit éliminer de l'âme tout le reste, et s'abandonner pour un temps bref à cette unique impression seulement. Il constatera alors qu'un sentiment, qui auparavant, dans un cas similaire, se serait à peine montré à son âme, s'impose et se fait grand en prenant une forme forte et énergique. Il doit ensuite permettre que cette forme de sentiment résonne tranquillement en lui. Il doit, dans l'intervalle, faire le silence complet dans son intériorité (...) une forme bien déterminée de sentiments se connecte avec la croissance et le devenir ; une autre déterminée pareillement avec le flétrissement et le dépérissement, mais seulement quand de tels sentiments sont cultivés de la manière décrite » (12).

Nous espérons, pour conclure, que notre insistance sur la différence entre le « penser » (objet d'auto-perception) et les « pensées » (objets d'hétéro-perception), et sur la différence entre le mouvement « discret » et celui « continu » du penser, aide à comprendre dans leurs implications les plus profondes ces deux affirmations de Steiner, tirées de la *Philosophie de la liberté* :

- 1) « Je dois attribuer une valeur particulière ici, à ce point, que l'on fasse bien attention au fait que moi j'ai pris comme point de départ *le penser*, et non pas les *concepts et idées*, qui peuvent être conquis seulement avec le penser et présupposent donc déjà le penser. C'est pourquoi on ne peut appliquer sans plus aux concepts ce que j'ai dit concernant la nature du penser, lequel ne s'appuie que sur lui-même, et n'est déterminé par rien » (13) ;
- 2) « Ce livre-ci ne conçoit pas le rapport entre science et vie dans le sens que l'être humain doive se plier à l'idée et consacrer ses propres énergies à son service, mais dans le sens qu'il doive se rendre maître du monde des idées pour l'employer à ses propres fins *humaines*, lesquelles vont [bien, *ndt*] au-delà de celles purement scientifiques. Nous devons pouvoir nous placer en face de l'idée de manière vivante ; autrement on devient « esclaves d'elle »(14).

À quels extrêmes et à quelles aberrations puisse mener de ne pas savoir « se placer de manière vivante en face de l'idée de manière vivante » (« de Je à Je ») et le devenir « esclaves d'elle » (d'un « isme »), le vingtième siècle l'a démontré et ce n'est pas hasard s'il a même été défini par l'historien Robert Conquest, *le siècle des idées assassines* (15).

Lucio Russo, Rome, 320 mai 2014 – osservatorio spirituale (ospi.it)

(Traduction Daniel Kmiecik)

Notes :

- (1) R. Steiner ; *Aphorismes et dédicaces* — Antroposophica, Milan 2012, p.135.
- (2) R. Steiner : *Comment retrouver le Christ* — Antroposophica, Milan 1988, pp.157 & 158.
- (3) Cfr. Lucio Russo : *Le penser et les pensées*, 10 novembre 2013 [traduit en français, accessible sur le site de l'IDCCH.be ou bien sur simple demande auprès du traducteur : daniel.kmiecik@dbmail.com (LR101113.DOC)].
- (4) Cfr ; *noterella* du 4 mai 2014, sur le site ospi.it : « Il n'y a pas d'enseignement spirituel oriental ou occidental, qui ne prévoit pas la pratique de la méditation. La méditation est cependant une voie des *pensées*, qui sont *des entités du monde astral*, et non pas du *penser* (vivant et percevant), qui est à l'inverse, une **force/vertu/énergie éthérique** (un art ou un acte du Je) (a).
La voie du *penser*, indiquée par la seule anthroposophie, est fondée sur *l'étude* et sur la pratique de la *concentration*, n'exclue pas la voie des *pensées*, mais la précède, la prépare et l'accompagne, de sorte qu'elle puisse être entreprise et suivie avec l'esprit juste.
La voie du *penser* (de la « vie de la lumière »), infatigablement rappelée par Scaligero, est la voie (rosicrucienne) de l'Archange Michel. C'est seulement en procédant sur cette voie (corrélée au *chakra* à deux pétales) qu'on peut être certains que celle des *pensées* soit la voie de la *Vierge-Sophia* et non pas celle de Lucifer.
La voie de la *Vierge-Sophia* (de la Reine des Anges ou des *Logoi*), parce que voie de la « Lumière de la vie » ou de la vraie Lumière (celle du Soleil de Minuit) allume et libère le *sentir spirituel* (le sentir pur), tandis que la voie de Lucifer, parce que voie de la fausse lumière (celle du Soleil de Midi) excite et exalte le *sentir naturel* (déterminé par le *Karma*).
Quiconque croit qu'une « belle pensée » du jour « libère du Diable » et passe par conséquent directement du plan physique à celui astral, en ignorant la médiation éthérique du « Chevalier de la Vierge », s'expose donc au risque de tomber de la Charybde ahrimanienne à la Scylla luciférienne.
P.S.
Comme la pratique de la concentration permet d'entreprendre avec l'esprit juste celle de la méditation, ainsi l'étude (en premier lieu de *La Philosophie de la liberté* et des œuvres qui l'ont précédée) permet d'entreprendre avec l'esprit juste la pratique de la concentration (b)

Il doit être rappelé, comme l'écrit Scaligero, « qu'il est fondamental pour le disciple de se rendre compte que ce ne sont pas les thèmes de la concentration ou de la méditation qui doivent tracer le cheminement de l'Esprit, mais l'Esprit lui-même tire parti de tels thèmes pour s'énucléer lui-même, jusqu'au moment où, en rapport au degré de conscience réalisé, il puisse les éliminer comme des empêchements ».

L'Esprit s'énucléer en effet Lui-même pour affronter « l'expérience quotidienne », qui est la matière avant l'œuvre » (*Yoga, Méditation, Magie* — Teseo, Rome 1971, pp.63 & 64).

Notes :

(a) *Cfr. Le penser et les pensées* (voir note 3, *ndt*).

(b) Dans le commentaire aux maximes anthroposophiques 165/166/167 —on parle aussi du rapport entre l'étude et la pratique intérieure [traduit en français et disponible auprès du traducteur : daniel.kmiecik@dbmail.com, *ndt*].

- (5) De telles différences essentielles émergent seulement si l'on observe et expérimente vraiment le penser, écrit Steiner : pour quiconque ait la capacité d'observer le penser — et avec un peu de bonne volonté, cette capacité peut l'avoir tout être humain normalement constitué — une telle observation est la plus extraordinairement importante de toutes celles qu'il puisse faire » (*La philosophie de la liberté* — Antroposofica, Milan 1966, p.38) :
- (6) R. Steiner : *Exigences sociales des temps nouveaux* — Antroposofica, Milan 1971, p.275.
- (7) R. Steiner : *La pensée cosmique* — Basaia, Rome 1985, p.64.
- (8) *Ibid.* pp.47 & 48.
- (9) *Ibid.*, p.92.
- (10) *Ibid.*, p.90.
- (11) *Ibid.*, pp.9 & 10.
- (12) R. Steiner: *L'initiation* — Antroposofica, Milan 1991, PP. 37 & 38.
- (13) R.Steiner:*La philosophie de la liberté*, pp.48 & 49.
- (14) *Ibid.*, p.230
- (15) *Cfr.* R. Conquest, *Le siècle des idées assassines* — Mondadori, Milan 2001.